



Infanticide et sacrifice

Enfances & Psy

2009/3 (n° 44)

- Pages : 184
- ISBN : 9782749211466
- Éditeur : ERES

Résumé

À partir du sacrifice et de ce qu'elle nomme la « mère sacrificielle », l'auteur se propose de repérer ce dont l'infanticide peut être le symptôme, au-delà des nosologies psychanalytiques. Pour cela, elle interroge le circuit de la dette impossible face au « donner la vie » auquel ne peut répondre qu'un don inconditionnel de la mère, autre nom de la séparation. Elle émet ainsi l'hypothèse du « trafic du sacrifice » sur fond d'une mémoire interdite avec laquelle la mère sacrificielle est aux prises. À partir du mythe de Médée, un autre visage de la mère infanticide se dégage, celui d'un refus. Refus d'endosser la hantise d'un trauma dont on la charge, alors qu'elle en incarne la rémanence. En jeu, le rapport du sacrifice à la vérité : à qui s'adresse le sacrifice de son enfant par une mère ?

Et si la maternité, loin des clichés lénifiants qui nous bercent aujourd'hui, n'avait cessé d'être une source de terreur ? Terrifiante maternité... Tant puissance de création que vrai danger de mort jusqu'au début des années 1950 et l'arrivée des antibiotiques, c'est-à-dire il y a moins d'un siècle. Très nombreuses étaient les femmes qui mouraient en couches, ainsi que les nouveau-nés. Pour une jeune fille, la question du devenir mère se posait en termes souvent dramatiques. Notre époque a révolutionné le rapport des femmes à leur corps et au plaisir mais aussi à la possibilité d'être mère, puisque même l'horloge biologique recule à des âges inimaginables il y a encore vingt ans. Aujourd'hui, les mères revendiquent le droit à la jeunesse renouvelée, aux enfants quand on veut, au libre désir, à l'indépendance. Or la faim spirituelle ou émotionnelle ne se rassasie pas si facilement. Dans ces temps de consommation, où les objets de tous ordres produits par l'invention technologique devraient répondre à (presque) tous nos besoins, le désir est le premier atteint. Et, avec le désir, la capacité d'aimer.

2

Quand la femme, vénérée pour la douceur de l'amour maternel qu'elle prodigue, devient une figure meurtrière, elle ravive les peurs les plus archaïques : renversements de l'amour en haine, de la protection en abandon, de la confiance vers la trahison... [1][1] Retournements dont les contes font état, spécialement... Ce possible retournement de la protection en abandon ou du « donner la vie » en « donner la mort » a toujours terrifié l'humanité. La mère infanticide, même celle qui se suicide, très loin de l'image de la mère spirituelle dont la compassion appelle la dévotion, incarne une toute-puissance effrayante. Une puissance de vie et de mort sur son enfant. En profanant la vie, elle devient littéralement intouchable et, de ce fait, étrangère à l'ordre de la cité. Elle concentre sur elle la violence d'un acte impensable – il n'existe pas dans la langue française de mot pour dire « une mère qui a perdu son enfant » (seul le meurtre se trouve pouvoir être désigné : infanticide), pour dire la particularité du deuil d'enfant. Mais sans aller jusqu'à l'horreur, lorsqu'une femme vient remettre en cause la toute-puissance phénoménale du fantasme de la maternité, elle y renonce non pas parce qu'elle ne peut pas être mère, mais parce qu'elle ne le veut pas, parce qu'elle choisit un autre destin, une autre forme de création, et se soustrait à cette obligation tacite de transmettre la vie.

3

Les mères sacrificielles inspirent tout à la fois la pitié et l'horreur. En sacrifiant leur enfant, elles se détachent de la dévotion pour incarner le monstrueux et défient alors la cité tout entière, le politique et ses lois, la communauté humaine. En se plaçant comme intermédiaire entre le sacré et le profane, elles deviennent littéralement « intouchables » puisque appartenant dès lors à un autre ordre que celui du commun des mortels. Mais elles sont aussi, pour reprendre le mot de Girard (1982), le « bouc émissaire » qu'il faut éliminer, car elles concentrent sur elles la violence d'un acte qui dévoile un trauma jusqu'alors resté caché pour l'exposer en pleine lumière.

Une dette impossible : le trafic du sacrifice

4

Il y a au moins un sacrifice qui donne à la mère le beau rôle, c'est le sacrifice de soi pour son enfant. Il aura fallu attendre la diffusion de la psychanalyse pour observer de plus près la cuisine qui se tramait là.

« Je t'ai donné la vie et tu ne pourras jamais t'acquitter de cette dette, à la différence de toutes les autres, sinon en mourant. Alors fais en sorte que je sois fière de toi, que ton existence sauve et rachète la mienne, la justifie, la prolonge et la berce. » Tel est le sortilège de la maternité dans sa violence archaïque. Ce sortilège, il faut le défaire, en dénouer les liens un à un, en défaire la puissance, en lever l'interdit.

5

« J'ai tout sacrifié pour toi » : c'est une parole de mère, de celle qui menace ou qui pleure, qui vous abandonne ou qui résiste, qui abdique ou vous garde malgré tout. Beaucoup entendent cette petite phrase résonner encore des années plus tard, jusque dans leur sommeil, sans trouver d'apaisement. Le trafic du sacrifice, comme tous les trafics, dissimule son objet. C'est la manipulation de son enfant au nom de l'intérêt de l'enfant. Ce trafic recouvre de bons sentiments, de valeurs ancestrales, d'une morale souveraine les plus basses œuvres : le crime, l'abandon, le viol, le mensonge, la trahison. Ce sont souvent les enfants qu'on dit les plus aimés qui sont les plus exposés à ce trafic du sacrifice, plus ou moins ouvertement. Les mères qui se sacrifient pour leur enfant sont dans une logique où elles cessent de vivre pour qu'un autre vive « la vraie vie » et honore leur sacrifice. Ce sera parce qu'il cherchera à distraire la mélancolie de sa mère que l'enfant se fera le jouet d'une volonté de puissance sans limite. Ou, parce qu'il voudra la guérir de la mort accidentelle d'un frère qui le précédait, un enfant s'offrira comme le rempart de tous les maux, une raison pour elle de supporter la vie. Le sacrifice, quand il est revendiqué comme tel au nom de l'enfant, est une défausse dans un jeu truqué.

Le sacrifice : un retour incestueux

6

Le sacrifice que fait une mère pour son enfant est en fait souvent un retour incestueux vers l'espace utérin où aucune séparation ne peut advenir. Ce dont je fais l'hypothèse en évoquant l'inceste est amplifié du fait qu'il s'agit ici de l'espace matriciel. Une femme sacrificielle ne sait pas, la plupart du temps, qu'elle opère de la sorte un retour fusionnel vers un espace matriciel « sauvé » de toute séparation. Est-ce la défaite du père et de toute figure paternelle de substitution qui permet cela, comme on l'a souvent dit ? Le supposé déclin des pères ne sert qu'une rhétorique douteuse, une peur frileuse de la modernité qui en appelle aux modèles anciens pour toute explication. Le père, certes, a une fonction séparatrice dans le couple que forment le nouveau-né et sa mère et il l'a à peu près dans toutes les cultures, mais on ne peut l'accuser de tous les maux sous prétexte qu'il ne ferait plus son office de séparateur et de castrateur désigné ! Dans le trafic du sacrifice dont l'enfant est l'objet, la symbiose maternelle est si forte qu'elle tend à éliminer l'homme pour ne reporter que sur son enfant l'horizon d'un nouveau destin. Et c'est bien cette tendance qui est dangereuse. Dans la littérature, les grandes figures de suicidées amoureuses obéissent souvent à cet ordre matriciel dont elles ne peuvent se détacher que par la mort. Leur sacrifice est adressé à l'amant ou à l'amour impossible

sous toutes ses formes, mais en réalité c'est avec une tout autre fatalité que la bataille est engagée et c'est sur le corps propre de la mère qu'en dernière issue cela se joue, sans échappatoire possible.

Le don sans retour de la mère met fin au sacrifice

7

Si le destin d'une mère était dans la séparation ? Si l'enfant n'est pas tout entier à la mère et si elle-même se déprend de son enfant pour le donner au monde, en quelque sorte, à son destin à lui, elle lui fait un don immense, celui d'être né pour lui-même et non pour et par elle : ce qui met fin au trafic du sacrifice est un don sans retour. Ce que la mère doit sacrifier, c'est le fantasme du même, de l'identité redoublée, de la parfaite adéquation avec un enfant né de la même chair, et cela exige la séparation, parfois vue comme une perte irréparable. Sinon, c'est le même, de la violence ou la haine, qui viendra, à l'endroit de l'amour, faire de la différence, séparer les êtres comme on déchire la trame d'un tissu, entérinant de la sorte la non-reconnaissance de l'enfant. En devenant mère, une femme sacrifie son désir de toute-puissance sur l'enfant, la secrète résonance qui fait de lui son double. L'infanticide, en ce sens, est la face noire d'une maternité qui ne peut faire acte de séparation qu'en donnant la mort, comme si donner la vie n'était que l'envers dans le miroir du geste qui la ravit. Puisque, en donnant la vie, la mère met au monde un enfant également mortel, promis à la mort.

Le sacrifice, rituel contre la pulsion de mort

8

C'est par rapport à ce principe de répétition, où Freud voyait l'œuvre de la pulsion de mort, qu'une autre lecture peut être faite du sacrifice, à savoir un rituel qui aurait pour fin de déchirer cette œuvre de répétition en instaurant brutalement une autre forme de temporalité. Le « une seule fois » de l'acte sacrificiel, même s'il est répété, aurait ainsi pour but de faire cesser ce cycle morbide, mortifiant, du recyclage du même, de l'altérité broyée dans une temporalité qui lui assigne toujours le même destin. De ce point de vue, le sacrifice d'une mère est particulièrement éclairant car il pose au cœur même de la filiation, de la transmission, la question de la différence, et l'angoisse du travail de la différence au sein du même quand il s'agit de la même chair, du même nom. On ne sait pas quel est le rapport à l'altérité du bébé quand il naît, mais il est probable, comme l'avait montré Mélanie Klein dans plusieurs de ses livres, que ses propres pulsions agissent comme autant de morceaux de Moi qui l'assaillent intérieurement (faim, angoisse, envies, etc.) sans qu'il sache bien si ça vient du dehors ou du dedans, sans que la limite ne soit encore vraiment constituée comme telle. La confusion entre ce qui provient de lui-même et ce qui lui arrive par un autre met longtemps à s'éclaircir. Le langage naît de cette progressive désincorporation des sons qui l'entourent en mots qui désignent des choses et met en fonction l'altérité par un lent sevrage qui n'est pas uniquement corporel mais d'abord psychique. C'est probablement par strates, par des seuils de différenciation progressive qu'un bébé s'éveille à la conscience de son corps : « lui », du bébé, se fait. Cet éveil ressemble à un désenbaumement, car si l'enveloppe du corps de la mère est comme une matière-monde sensorielle dont il fait littéralement partie, la « pelure » progressive d'enveloppes sensorielles successives va lui permettre

la sortie de ce premier état d'indistinction et libérer l'accès au corps identitaire, au corps-je, ce que Didier Anzieu a nommé le « moi-peau » du tout petit [2][2] Si cette séparation des corps se fait par déchirure... (1995).

L'enfant sacrifié à la mère

9

Comment échapper au trafic du sacrifice, à l'obscénité de ce qui fonde son commerce, à savoir l'instinct maternel dévoyé à toutes les sauces, recouvrant l'abandon, l'indifférence, la cruauté, la manipulation, l'angoisse de ne pas y arriver, de ne pas être au monde vraiment, le don de la vie, l'amour ? La maternité est et reste un mystère extraordinaire au sens littéral du terme, parce qu'elle excède absolument l'embryologie, parce que la transmission dont il s'agit est bien plus qu'une éducation, parce que tous les registres qui s'y déploient désignent une culture tout autant qu'une nature, parce que le trouble est jeté sur ce que désigne la mère quand l'enfant devient la seule justification qu'elle a pour se maintenir dans l'existence. Ce tout premier lien est aux prémisses de toutes les passions, les malentendus, les promesses. La mère est sans doute la première personne qui constitue « l'autre » pour un être qui vient au monde (dans tous les sens de l'expression « venir au monde »), elle est celle à qui s'adresse ultimement tout sacrifice, dans le désir de reconnaissance qu'il déploie. Nous sommes dans un monde qui sacralise la relation mère-enfant comme jamais auparavant. Ce minuscule espace nucléaire que représente le lien entre la mère et son enfant semble subsister comme seul lieu possible du mystère et refuge absolu contre toutes nos peurs. C'est évidemment la réactivation actuelle d'une image archaïque, celle de la « mère » protectrice forgée depuis des millénaires, à notre époque où les mères – la plupart d'entre elles du moins – n'ont jamais été aussi occupées à l'extérieur de l'espace familial, prises dans un temps émiétté. Le trafic du sacrifice dont l'enfant est l'enjeu reste la face obscure d'un marché silencieux, opaque, qui opère dans des territoires intimes. L'ambivalence réelle du lien à l'enfant ne peut être divulguée ; dans ce monde où l'on communique tant, on continue à nier cette haine dont l'enfant peut être l'objet. Parce qu'il reste sacralisé et en même temps malmené par les conditions de vie de beaucoup de mères, ce lien à l'enfant reste l'espace de prédilection du sacrifice.

Médée, femme sauvage : la violence de la vérité

10

Médée incarne le mal absolu, mais dans la lecture qu'en donne Christa Wolf (2001) elle devient la victime sacrificielle par excès de vérité. Le secret qu'elle découvre dans la crypte royale (l'infanticide d'une fille) lui sera retourné sous la forme de la mort de ses propres enfants. On ne débusque pas impunément les crimes qui sont à l'origine du pouvoir. Si le crime est fondateur, comme le pensaient Freud ou Hobbes, comment sortir du cercle de la vengeance et de la malédiction ? Médée prend sur elle la charge d'horreur du crime maternel, provoqué par une incompréhensible folie amoureuse, l'amertume d'une femme bannie, la jalousie. Ce que Christa Wolf réinterroge en trouvant dans ce meurtre non pas une excuse, mais un autre coupable, un trauma enfoui dont toute la cité est coupable. Telle est la thèse de ce remarquable *Médée* qui est aussi un grand texte de langue allemande : un jour quelqu'un doit endosser les crimes perpétrés par d'autres,

victime expiatoire, coupable désigné qui vient laver l'honneur perdu de toute une communauté. Que se passe-t-il lorsqu'à travers l'usage symbolique des mots et des pratiques on touche à un mythe, c'est-à-dire à une représentation dont le contenu assure la cohésion d'une croyance pour une société ou du moins sa permanence, en l'occurrence celui de la mère dans ce qu'il contient d'horreur, de cruauté et de toute-puissance délétère ?

La Médée de Sénèque dit : « Ce que j'ai commis jusqu'à présent, je le nomme œuvre d'amour. Maintenant je suis Médée, ma nature est épanouie dans les souffrances. » Médée est par excellence la figure de la mère sauvage, de la mère meurtrière qui par jalousie n'hésite pas à sacrifier ses deux enfants pour se venger de leur père, Jason. Elle est la « Baba Yaga » des contes russes, l'ogresse, la méchante et la magicienne, celle qui enflamme l'amour et qui sacrifie tout à la femme. Elle symbolise la puissance destructrice et aveuglée de la passion, mais aussi la révolte d'une femme qui a tenté d'être libre.

11

Médée a inspiré les écrivains et les tragédiens car elle est en rapport avec la pulsion de mort dans sa dimension la plus crue, la moins apprivoisable par la culture. Médée nous terrorise car elle représente aussi ce pouvoir absolu d'une femme sur la vie et la mort de ses enfants. Le mythe, cependant, ne se laisse pas si facilement enfermer dans ces images terrifiantes ou les peurs qu'il ranime à grand fracas. Car avant d'être mère, Médée est une magicienne. Grâce à ses talents exceptionnels, elle sauve les compagnons de Jason, qui récupère la toison d'or et revient vainqueur en son pays. Médée s'enfuit avec lui et Lisa, sa sœur de lait, douce et belle suivante qui fera dans ce récit office de témoin. Entre Médée et Jason, il y a l'ombre du père et sa malédiction [3][3] En donnant la toison d'or à Jason, Médée trahit son.... Médée est fille de roi mais c'est une femme sauvage, c'est-à-dire libre. Pour les Corinthiens, dit Sophocle, une femme est « sauvage » quand elle n'en fait qu'à sa tête. Ici commence la lecture très particulière qui est faite de ce mythe : sans s'écarter beaucoup du récit d'Euripide ou de Sophocle, Christa Wolf laisse entendre que Médée ne pouvait pas avoir volontairement tué ses enfants. L'écrivain fait d'elle non pas une magicienne perverse, mais une femme libre qui découvre un crime ancien caché par le couple royal. La cité est fondée sur le crime, et ce sera le crime de Médée de l'avoir découvert. Le sacrifice de Médée exorcise un trauma ancien, comme le fait tout sacrifice peut-être. Je fais l'hypothèse que face à un infanticide on devrait toujours se questionner sur l'enfant supprimé avant, dans le secret des familles, sans que rien n'ait été dit. « De deux choses l'une : ou j'ai perdu la raison, ou leur ville est fondée sur un crime. Non, crois-moi, je suis lucide, j'ai trouvé la preuve, je l'ai touchée de mes mains », dit Médée à sa servante (Wolf, 2001, p. 18). C'est la reine Mérope qui a désigné elle-même le lieu du meurtre à Médée.

Quand Mérope révèle le crime fondateur

12

C'est au cours d'un banquet que Mérope, reine des Argonautes et épouse de Créon, appelle Médée auprès d'elle. Elle l'entraîne au bout d'un long corridor glacé, ici on pense à Barbe-Bleue et à tous les contes où, derrière une porte secrète, il y a un mort *oublié*, un

cadavre enfoui, une *mémoire interdite*. Elle lui montre un caveau mortuaire avec un squelette d'enfant. « Il est impossible depuis lors de penser à autre chose qu'à cet enfant, à ces omoplates graciles, à cette fragile colonne vertébrale. La cité est fondée sur un forfait. Qui révèle ce secret est perdu » (Wolf, 2001, p. 29). Dans toute histoire humaine, quand le trauma est effacé, proscrit de toute parole, il fait retour un jour dans le regard d'un témoin. Ce témoin est innocent par excellence, peut-être même idiot. Il ne sait pas ce qu'il en est de la vérité historique, mais il a « vu » et cela suffit pour que le silence, l'oubli ou le deuil refusé ne soient plus possibles [4][4] « Je lui dis ce que je sais, dit Médée, que dans cette... Mais presque toujours ce « voir » dans le récit vient trop tard. Quand le témoin vient raviver le trauma ancien, il doit être supprimé. Car il dérange le sacrifice par lequel un ordre était finalement constitué, même s'il repose sur l'iniquité, le meurtre, la trahison. Le témoin n'a aucun droit à la parole, il vient attester que quelque chose a eu lieu, que la loi a été transgressée, que les dieux ont été bafoués. Tous les traumas reviennent un jour hanter les lieux par le biais d'un témoin [5][5] « C'est pourquoi, ajoute Christa Wolf, on devrait tenter....

13

Médée est lucide. Elle sait qu'elle n'aurait jamais dû quitter la Colchide. En franchissant les limites, elle menace les vivants du retour de la mémoire des morts, de ceux qui ont été ensevelis, meurtris, oubliés. C'est l'histoire des charniers. De tous les charniers que l'humanité laisse derrière elle, où les corps sont amoncelés pêle-mêle sans sépulture, sans possibilité d'être nommés ni pleurés. La peste s'abat sur la ville. La révolte gronde. On cherche une coupable. La peste s'étend. Médée est perdue [6][6] Jason dira : « J'ai compris qu'il revenait à Médée.... Elle s'y oppose et c'est ce qui l'anéantira. Créon demande le bannissement de la putain, c'est-à-dire de l'étrangère, inassimilable magicienne, celle qui a vu ce qu'elle n'aurait pas dû voir. Sans les enfants, dit Créon. Les enfants de Jason resteront à Corinthe et recevront l'éducation qui leur convient. En fait, Médée était ce dont les Corinthiens avaient besoin : une furie. Quand elle pénètre dans le temple d'Héra en tenant ses deux garçons apeurés par la main, elle demande à la déesse de les protéger car elle, leur mère, n'en est plus capable. La foule vocifère : « Les enfants ! Ses maudits enfants... Lapidés ! », hurle-t-elle. Et Médée abandonne ses enfants à la protection de la déesse, mais surtout à la furie d'une foule en colère. L'abandon n'est pas le meurtre, mais il y a dans cette scène un rituel sacrificiel qui ne peut s'achever que par une mise à mort. « Qu'est-ce qu'ils racontent ? Que c'est moi, Médée, qui ai tué mes enfants. Que j'ai voulu me venger de l'infidèle Jason. [...] Que me reste-t-il à faire ? À les maudire » (Wolf, 2001, p. 288). Ce qui est remarquable dans cette version du mythe, c'est la compréhension du sacrifice comme rapport insupportable à la vérité. Que l'étranger soit celui qui vient vous révéler ce que vous avez enterré mérite au moins la mort. On pourrait dire que Christa Wolf adoucit la figure de Médée, qu'elle l'absout de tout crime en assignant la ville et ses habitants comme véritables sources de tous les crimes. Mais il est vrai qu'on ne tue pas ses enfants pour se venger d'une infidélité, même les Grecs savaient ça. La mère infanticide est plutôt celle qui a perdu toute foi en la vie pour elle-même et ses enfants, mais ce qui peut la porter à franchir l'innommable pour s'exiler définitivement de toute vie n'est pas étranger à son incapacité d'être, d'exister comme telle, de se détacher des liens meurtriers, fusionnels qui l'enfermaient dans le linceul de la mère morte. Médée s'affranchit de son origine, de sa fidélité au père par amour pour un homme. Seulement, elle est celle par qui le crime enfoui va revenir hanter la cité sous la forme de la peste. Elle est le témoin qui a vu la sépulture de

l'enfant, de la propre fille du roi et de la reine. Le sacrifice devient nécessaire quand quelque chose a été profané. Il réinstalle ce qui, dans la profanation, comme le montre Giorgio Agamben (2008), a été réintroduit dans le quotidien profane et ne sert plus l'usage du sacré. Or le meurtre impuni d'un enfant, l'infanticide initial, celui de Mérope et non de Médée, est la profanation par excellence : en dehors de l'acte monstrueux qu'il représente, il coupe la filiation, en entame l'histoire à l'endroit précis où l'enfant, dépositaire de l'avenir à la place du parent, est une figure d'un autre salvateur, menaçant pour la toute-puissance du roi Créon.

L'infanticide, double inversé de l'abandon

14

Abandonner son enfant, cela peut arriver tous les jours, à chaque instant : un abandon masqué par une présence absolument indifférente, plus mortifère que les coups ou les humiliations. Rien ne peut être plus grave pour un enfant que de ne pas exister, ne pas dire ses émotions, ses attentes, sa pensée, son amour. L'abandon ne pourra jamais être réfléchi comme tel, et pourtant c'est précisément de cela qu'il s'agit. Cette non-reconnaissance est une surface trompeuse où se perdra l'enfant. Chaque jour, il ira chercher l'approbation qui le ferait exister enfin. Dans les histoires d'abandon, on préfère s'offrir en sacrifice plutôt que de ne pas exister du tout. C'est à tout prendre une alternative moins accablante, même si elle conduit à se donner la mort. On peut se donner la mort pour exister enfin un peu, ne serait-ce que sous la forme imaginaire de la douleur créée chez l'autre, du remords, de l'irréparable, plutôt que de continuer à affronter cette indifférence sauvage. C'est une situation dans laquelle se trouvent beaucoup d'adolescents approchant cette limite qu'on appelle pudiquement à l'hôpital « ts », pour imaginer s'offrir enfin un peu de vraie vie, même si elle n'est que post-mortem : avoir quand même manqué à quelqu'un une fois, c'est avoir existé.

Médée abandonne ses enfants à la foule en colère. Or la maternité est aussi une histoire d'abandon.

15

L'infanticide, d'une certaine manière, est le double inversé de cette ultime révolte pour exister quand même en « manquant » à l'autre une fois pour toutes, il supprime l'éveil de la vie même, promesse insupportable à la mère, car elle ouvre sur un inespéré qui doit rester clôturé dans le cauchemar du même, la boucle d'une répétition. Pas de fracture dans le déroulement de la fatalité, le ballet qui se répète doit être fait de mes pas, de mes trébuchements : je ne supporte pas un quelconque horizon qui déverrouillerait ce malheur du dedans... Le beau récit de Véronique Olmi, *Bord de mer* (2001), inspiré d'un fait divers, nous le montre : terrible et banal événement, ombre portée d'une société tout à la fois fascinée par l'enfance et où l'enfant roi n'a d'autre issue que d'apaiser l'ogre de nos désirs. Une mère s'en va avec ses deux enfants, quitte tout ce qu'elle a pour les emmener voir la mer, trois jours. Trois jours et trois nuits d'errance dans cette petite ville balnéaire du nord et puis ce sera la fin. Elle va étouffer ses deux enfants un matin, dans la chambre d'un hôtel minable.

Récit d'une mort annoncée

La nouvelle sera annoncée en trois lignes dans les quotidiens. Un peu plus si un journaliste s'en émeut. Olmi nous livre une écriture sèche, sans adjectif pour désigner la misère, la tristesse, la folie. De la mère on ne sait rien. Ni d'où elle vient ni qui elle est. Rien de ce qui l'a amenée là, dans ce désespoir sans voix, sans aucun secours humain. On la suit dans ce bus minable qui l'emmène, avec ses deux garçons de 4 et 7 ans, vers le bord de mer. On comprend qu'elle n'a plus d'argent, qu'elle a utilisé ses dernières ressources pour leur montrer la mer. La mer, c'est la dernière lumière avant le noir, tout au bord de la mort.

Ils arrivent dans une petite ville balnéaire où il pleut sans répit. La mer grise leur fera peur. Ils se réfugient dans un café où, sous le regard hostile des hommes qui sont là, elle leur offre avec ses dernières pièces un chocolat. L'hôtel est miteux, ils ont une chambre minuscule, juste la place du lit, au sixième étage, sous les toits. Il fait froid. Pourquoi les sacrifie-t-elle ? Elle est au bord de la folie, elle le dit avec la honte qui accompagne cette déchéance sans horizon. Tout le possible est épuisé. Pourquoi les emmène-t-elle avec elle ? Elle leur donne la dernière chose qu'elle croit pouvoir leur donner (et c'est peut-être ça, l'horreur dans sa banalité) : la mort, plutôt que l'horreur de la misère. Comme si elle leur donnait accès à ce à quoi elle n'a pas droit : le repos. Car elle dort tout le temps, dès qu'elle peut, assommée, et parle de l'angoisse qui vient s'insinuer dès le réveil et ne la quitte plus. Si ce n'était une « vraie » mère, ce récit ne nous atteindrait pas, mais sa tendresse déborde dans chacun de ses gestes, chacune de ses attentions. L'aîné a compris cela, il a compris aussi la détresse absolue de sa mère. Un enfant de 7 ans, trop vite grandi, peut en venir à prendre soin de l'adulte avec l'anxiété de celui qui en est infiniment responsable. On ne peut pas excuser un tel meurtre, ni même le comprendre. Il sera à tout jamais non acquittable. Rien ne fera revenir la victime à la vie. Ce sacrifice ne sert à rien ni à personne. Elle, le sujet de ce livre, est de ces femmes dont l'effacement, la détresse, la solitude montrent une fatalité sans écho sur laquelle la misère pèse de tout son poids. Cette mère-là ressemble à Médée, qui préfère faire disparaître ses enfants plutôt que de les imaginer vivant dans une ville ensevelie sous le poids du secret d'un meurtre, sans avenir, destitués, dans la honte. Médée et cette mère ont en commun, peut-être, l'impossibilité d'imaginer pour leurs enfants un autre destin que le leur. Mais c'est aussi la force du roman que d'avoir su donner une voix, des traits, à ce qui n'en a pas : des vies qu'on dirait banales si on n'avait pas d'autre mot pour désigner cette espèce de misère, cet engourdissement de l'être devant ce qui va le broyer jusqu'à le faire disparaître.

Un bord de mère

Un sacrifice est adressé. Mais à qui ? Aucun dieu ne préside à de tels actes. Aucune communauté humaine. Le sacrifice d'un enfant par sa mère est une célébration incestueuse. La mère n'a pas trouvé le chemin de la vie qui réserve une part à la mort pour que la vie puisse croître. C'est l'échec de la castration et de la séparation, dirait-on en langage freudien, un échec doublé d'un retour idéalisé à l'espace matriciel. Ce geste

nous semble d'autant plus abominable qu'il est loin de nous. Or toutes les figures incestueuses fascinent, elles sont l'envers de notre nécessité de croître spirituellement en laissant place à l'autre. Un bord de mer, c'est aussi un bord du monde, c'est l'attente d'un horizon qui s'ouvre, qui donnerait réalité au regard, qui donnerait sens à la vie, au dehors, comme par miracle. C'est ce qu'attend cette femme qui emmène ses enfants voir la mer avant la fin. Mais attend-elle seulement encore quelque chose ? Peut-elle y voir autre chose qu'une puissance menaçante, noire et froide ? Les enfants ne reculent-ils pas devant elle avec angoisse ? Cette mer, c'est aussi la mère dont on ne sort pas, le sommeil qui engourdit et figure déjà la mort prochaine, une mer inhospitalière et terrorisante, venue les emmener vers la tombe, rompant avec tout ailleurs possible. Le meurtre ne vient que consentir à cela, qu'il n'y ait aucune issue à ce manège d'une vie où le sommeil est le seul point de fuite.

L'infanticide, c'est le meurtre d'un enfant posé dans cet angle mort où il n'est que le pur reflet de l'angoisse ou du délire parental.

19

L'infanticide, c'est le meurtre d'un enfant qui déjà n'existait pas dans le regard du parent. Un enfant qui renvoie au parent le merveilleux ou l'atroce non-lieu d'où il vient. Dans ce désert, l'enfant est la source, le commencement et la fin de tout. Mais on pourrait tout aussi bien dire qu'il n'existe pas, qu'il n'est même pas né. Pas de rédemption possible. Personne n'entre dans le cercle enchanté. Il n'y a rien à voir. On ne supplie pas, on n'appelle pas au secours, on ne crie pas. On ne lui imputera pas la charge de ces crimes, ce serait trop clément pour ces parents dont la lâcheté n'a d'égal que l'incroyable cruauté, une cruauté qu'ils ignorent abriter, venue de beaucoup plus loin qu'eux. Mais la société dite « de consommation » est coupable elle aussi. Le surendettement de cette mère meurtrière n'excuse pas son geste et ne l'excusera jamais, mais sa situation financière catastrophique n'était en rien accidentelle : elle était voulue et planifiée par les banques et les organismes de crédit qui broient ainsi chaque jour des centaines de familles ignorantes de la règle du jeu. Cette société de consommation n'est pas quitte des morts qu'elle favorise, des suicides qu'elle admet, des détresses innombrables qu'elle engendre.

20

Le sacrifice démonte les rouages d'un amour qui ne fait que se dire et ne s'éprouve pas. La réalité blesse et déçoit, on ne sait pas imaginer pour ses enfants un destin éloigné, étranger au nôtre, parce que naître, ce n'est pas seulement naître du ventre, mais désirer naître. Ma dernière hypothèse situera l'infanticide comme notre point d'aveuglement collectif, tant il est difficile de nous représenter la gratuité du mal envers l'enfant. Or il est de notre responsabilité de penser notre culpabilité collective face à la passion que l'on met à ne pas vouloir entendre, ni voir ni comprendre quand la voix de l'enfance nous rappelle à la promesse non tenue d'une vie merveilleuse et sauve de tout danger. Dans le récit de Véronique Olmi comme dans toute histoire d'infanticide peut-être, les enfants sont les jouets des pulsions meurtrières des adultes chargés de les protéger, quand ils retrouvent dans cette enfance l'horreur de leur propre abandon, la terreur de ce à quoi ils avaient cru pouvoir échapper et qui les rattrape sans recours avec la brutalité d'une vie confisquée dès le commencement.

Bibliographie

- Agamben, G. 2005. *Profanation*, Paris, Rivages.
- Anzieu, D. 1995. *Le moi-peau*, Paris, Dunod.
- Davoine, D. ; Gaudillière, J.-M. 2006. *Histoire et trauma*, Paris, Stock.
- Girard, R. 1982. *Le bouc émissaire*, Paris, Grasset.
- Lessana, M.-M. 2000. *Entre mère et fille, un ravage*, Paris, Pauvert.
- Olmi, V. 2001. *Bord de mer*, Arles, Actes Sud.
- Wolf, C. 2001. *Médée*, Paris, Stock.

Notes

[1]

Retournements dont les contes font état, spécialement dans *Hansel et Gretel*.

[2]

Si cette séparation des corps se fait par déchirure et violemment, certaines des zones du corps et des zones psychiques correspondantes seront affectées, blessées plus ou moins définitivement, jusqu'au repli mélancolique complet. Parce qu'elles fondent la constitution première de l'identité du bébé et de la reconnaissance (ou du moins son ébauche) de l'autre comme autre, les traumatismes qui les affectent vont retentir sur le rapport au monde du sujet tout au long de sa vie. On peut penser que le sacrifice d'une mère « pour » son enfant (ou contre lui) s'inscrit précisément dans la mémoire de ces zones-trauma que le sacrifice vient révéler et dénuder pour que cesse enfin le cycle infini de la dette et du rachat.

[3]

En donnant la toison d'or à Jason, Médée trahit son père et son peuple. Tous les grands drames grecs se nouent avec l'exil, cette condamnation à vivre hors du « chez soi », en terre étrangère – signe que le destin humain est dérégulé, qu'il est entré dans une zone de non-droit. L'exil (ou la fuite) signifie ici la fin du temps et de l'ordre anciens.

[4]

« Je lui dis ce que je sais, dit Médée, que dans cette caverne reposent les ossements d'une enfant de presque ton âge, la première fille du roi Créon et de la reine Mérope, la reine muette [...] il a voulu se débarrasser d'elle, Iphinoé. Il craignait que nous ne la mettions à sa place » (Wolf, 2001, p. 212).

[5]

« C'est pourquoi, ajoute Christa Wolf, on devrait tenter de les débarrasser de la peur qu'ils ont d'eux-mêmes, cette peur qui les rend si sauvages et dangereux » (Wolf, 2001, p. 288).

[6]

Jason dira : « J'ai compris qu'il revenait à Médée de mettre au jour la vérité ensevelie qui détermine la vie de notre cité. Et que nous ne le supporterons pas. Et que je suis impuissant. [...] s'ils ne sacrifient pas les prisonniers, ils chercheront une autre victime. »